

Journal intégral de Julien Green

Tome I, 1919-1940, édition établie par Guillaume Fau, Alexandre de Vitry et Tristan de Lafond,
Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2019

par Jean-François Bourgain

En lisant le journal intégral, nous mesurons à quel point le journal tel que nous l'avions connu jusqu'à cette publication est une œuvre composée. La sélection dessine et contrôle une figure d'homme et d'écrivain : l'auteur se livre jusqu'à un certain point, suggère sans exhiber, pratique la vertu anglaise de l'*understatement*. Cette figure qu'il trace pour le lecteur ressemble ainsi à ces portraits presque présidentiels de Green dans les années 1950 : un monsieur cravaté, au visage à la fois attentif et impassible, debout devant une bibliothèque aux beaux volumes reliés et bien en ordre.

Dans sa forme, le journal intégral ressemble au revers irrégulier d'une tapisserie : il comporte des pages hâtivement rédigées, que l'auteur n'a pas jugé bon de retenir pour des raisons purement esthétiques : parce qu'il y voyait de simples esquisses, ou parce qu'il les trouvait redondantes. Les passages à caractère sexuel ou de critique mondaine, par principe exclus, ont été parfois caviardés dans le manuscrit. Rien ici d'une œuvre lisse et sans accrocs, mais un document brut, passionnant par son caractère irrégulier, spontané, bousculé parfois, pareil au cours d'un fleuve qui emporte avec lui ses berges, une force qui va. C'est le véritable journal, celui que l'auteur a écrit pour lui-même, sans toujours penser à la publication. Le monsieur cravaté s'y montre parfois en bras de chemise, parfois nu, et le lecteur est tenté de refermer la porte, comme quand on pénètre par mégarde dans une chambre non fermée à clé.

La version intégrale invite le lecteur indiscret à se demander : pourquoi écrire un journal ? Dans quelle mesure celui-ci n'est-il pas un doublet, en tant que tel superflu, de l'expérience, comme le pensait Proust ? La sélection corrige cette impression en privilégiant des thématiques et en composant un portrait, en réduisant aussi la part de la description. Celle-ci est omniprésente, par exemple, dans le journal intégral du voyage en Italie de 1935 : c'est une version personnelle du Baedeker, le catalogue des monuments et des tableaux visités avec une attention et un goût sans faille, une perception précise du détail original... Après une journée qu'on imagine harassante, quel intérêt y avait-il à consigner tout cela ? Le désir fétichiste d'en conserver la trace ? Un équivalent plus élaboré des photos ? Dans la sélection de ce long journal italien, Green a eu la sagesse de réduire la part de ces récits de visites et d'intégrer les rares choses vues : la misère des quartiers populaires de Naples, une audience pontificale où les catholiques allemands étendent le bras en criant *Heil*... Le journal intégral, encombré de visites, donne en revanche le sentiment d'un touriste compulsif et presque confiné, comme tant d'autres, aux sorties culturelles.

Le mot « compulsif » fait penser, évidemment, à la sexualité. Là où Gide enrobe ses aventures de périphrases précieuses, Green les relate crûment, dans un langage qui à l'époque choquait les bienséances, mais qui aujourd'hui est devenu banal en littérature. Le lecteur sursaute, et doit surmonter sa surprise. Il y a ici l'application littérale du vœu de Rousseau : « montrer à [s]es semblables un homme dans toute la vérité de la nature ». Cette franchise (désarmante ou confondante, comme on voudra) me paraît une constante de l'œuvre, dans le domaine sexuel comme dans le spirituel : Green est pleinement ce qu'il est, sans dissimulation et sans détour. C'est un être radical dans ses choix : il va au plaisir de tout son être comme il ira à la Vérité de toute son âme.

Pour quelles raisons a-t-il écrit et surtout préservé ces passages (parfois caviardés, mais d'une façon qui semble aléatoire ou incomplète) ?

- Volonté de ne pas mentir, de préserver la totalité d'une vie ?

- Tableau de chasse du séducteur ?
- Volonté esthétique d'explorer un nouveau thème ? Il se relit parfois en appréciant la qualité de ses notations. Il fait aussi des dessins érotiques. Démarche ambiguë où la quête du Beau est indissociable de sa composante érotique. Par l'art ou la sexualité, il s'agit toujours de s'emparer (des choses ou des êtres), de (magiquement, sexuellement, esthétiquement, en actes, en paroles, en figures) les captiver. La possession même porte l'empreinte du rêve.
- Contribution aux recherches d'Hirschfeld – à une époque où il est impossible d'écrire (comme l'y invite Gide) un roman qui évoque directement cette vie ? Cette ambition est explicite dans le journal.

Il n'empêche : entre les aveux pudiques ou les allusions de l'œuvre publiée du vivant de Green, et la narration crue des rencontres du journal intégral, il y a un écart inévitable, mais troublant. Le lecteur découvre le quotidien d'un « érotomane » (ainsi se définit-il lui-même), sous l'emprise de l'addiction.

Ici encore, nous ne devons pas oublier la problématique du journal : l'ambiguïté du genre tient, me semble-t-il, à ce qu'il se situe à mi-chemin de la parole pour soi et de l'écriture pour autrui : la parole pour soi est ce discours intérieur, parfois irrégulier et hétérodoxe, que nous nous tenons à nous-mêmes, *in petto* ; l'écriture est une parole réglée, ajustée selon son destinataire. Le journal intégral se situe entre les deux : à la fois exposé, par la vocation de tout écrit à être lu, et buissonnier, vagabond, parfois peu fréquentable. L'auteur à la fois pâtit et profite de cette ambiguïté. Son privilège est de n'être plus ; il est définitivement hors d'atteinte. Si le lecteur se rebiffe, le pacte de lecture du journal posthume est là pour lui rappeler : « rien ne vous obligeait à me lire. »

Dès 1945, réfléchissant dans son propre journal sur celui de Green, Sándor Márai n'en observait pas moins :

Nous écrivons pour le public même quand nous nous confessons. Alors écrivons et confessons-nous tout en sachant que, derrière chaque écrivain de Journal, il y a un lecteur qui regarde derrière son épaule [...] L'écrivain n'est jamais « seul ». Ce n'est pas le pacte qu'il a conclu avec Dieu, les hommes et lui-même. Même à l'instant de la confession finale, sans réserve, il doit savoir qu'il se confesse pour les hommes, et que le présent et l'avenir l'écoutent. Il faut en tenir compte. Et c'est en étant conscient de cela qu'il faut écrire un Journal, sans réserve, sans pudeur, et le plus sincèrement possible¹.

Le journal intégral est riche aussi en notes de lecture ou d'auditions musicales, en éclairages sur la genèse de l'œuvre, les rêves littéraires ambitieux du jeune auteur, ou en notations sur le réseau familial et amical : les trois sœurs, Anne, Lucy, Éléonore y apparaissent, sans le nimbe de la mythologie autobiographique. Le lecteur découvre aussi, dans la peinture du milieu des écrivains et des éditeurs un jeune auteur – je serais tenté de dire un jeune loup à la dent dure, et qui sait défendre ses intérêts. On est loin du « rêveur et du poète » que reconnaissait en Julien adolescent le passager d'un transatlantique. Ou plutôt le rêveur et le poète coexistent avec ce jeune homme aux multiples faces. Dès 1920, Green le notait déjà : « Multiplicité. Nous ne sommes pas simples, ni doubles, ni triples ; nous sommes une infinité de gens » (p. 16).

Avec le journal intégral, notre connaissance de Green a gagné en complexité. Le Green qui se révèle ainsi à nous ne coïncide que partiellement avec celui dont il a, au fil de ses écrits autobiographiques, tissé l'image. Peut-être que le personnage le plus réussi de Julien Green, c'est Julien Green lui-même...

¹ Sándor MÁRAI, *Journal. Les années hongroises, 1943-1948*, trad. Catherine Fay et Andras Kanyadi, Paris, Albin Michel, 2019.